

Colloque international organisé
par l'Amitié Charles Péguy
« L'actualité de la pensée politique
de Charles Péguy »
Palais du Luxembourg
Paris les 17 et 18 janvier 2014

Synthèse (1^{re} partie)¹

CHARLES COUTEL ET ÉRIC THIERS

L'ouverture du colloque fut assurée par notre ami JEAN-PIERRE SUEUR, sénateur et président de la commission des Lois du Sénat. Il manifesta ainsi son fraternel compagnonnage avec notre Amitié et souligna l'importance du thème abordé.

CLAIRE DAUDIN prit ensuite la parole au nom de notre Amitié, insistant sur l'ensemble des initiatives qui, tout au long de l'année 2014, entendent contribuer à la diffusion de l'œuvre de Charles Péguy. Il s'agira de ne pas « faire le malin » pour servir au mieux une œuvre singulière et une pensée profonde encore en partie méconnue.

1. Cette synthèse a été préparée par Charles Coustel et Éric Thiers à partir des interventions orales des différents orateurs. L'Amitié Charles Péguy renouvelle ses remerciements à chacun d'entre eux d'avoir bien voulu accepter de participer à cette manifestation qui ouvrait le début de cette année du centenaire. La dernière demi-journée qui portait sur le rayonnement international de Péguy politique fera l'objet de la seconde partie de cette synthèse à paraître prochainement.

Et Claire Daudin d'affirmer que nous interrogeons Péguy pour comprendre ce que nous vivons aujourd'hui. C'est tout l'honneur de notre Amitié de se mettre ainsi au service de Péguy, contribuant à la vie intellectuelle actuellement fragilisée : afin de toujours remonter aux idées et aux controverses, en lisant les textes au plus près.

Claire Daudin enfin remercia les organisateurs du colloque et salua chaleureusement la présence nombreuse de la famille de Charles Péguy.

Présentation des finalités et du programme du colloque

Le programme du colloque étant fait en fonction de ses finalités scientifiques, il devait être question de l'unité de la pensée et de l'action politiques de Péguy, sans chercher à dissimuler d'éventuelles contradictions. Celles-ci seraient confrontées aux circonstances, aux fidélités et aux exigences éthiques de Péguy.

L'entreprise d'éditer un « journal vrai » fut-elle fidèle à elle-même ? Péguy parvint-il à se prémunir à la fois du scepticisme et du dogmatisme en politique ? Comment appliquait-t-il son exigence de « mystique » au milieu des transactions des parlementaires ou des élus politiques ? Ces questions inaugurales ont traversé les diverses sessions.

On a aussi tenté de mesurer l'impact de l'Affaire Dreyfus sur sa mystique républicaine, comme il le précisait en 1910 dans *Notre jeunesse*, afin de toujours plus « aimer la République ».

Le Péguy politique est-il cohérent dans sa complexité même ; comment parvient-il à dépasser la contradiction entre sa critique aiguë du parlementarisme, saturée d'électoratisme, et son respect du dévouement civique initial des hommes politiques ? Voir comment Péguy tente de dépasser cette contradiction, c'est repérer l'originalité de la pensée politique de Péguy.

Dans la première demi-journée, les interventions se sont efforcées de définir l'unité contradictoire de ses prises de position (Géraldi Leroy), la cohérence et la force de son patriotisme (Jean-Pierre Rioux) et sa fidélité aux idéaux républicains (Charles Coutel).

Dans un second temps, organisé et animé par Éric Thiers, des acteurs politiques et des intellectuels ont témoigné de leur volonté explicite d'être « péguystes dans la Cité ».

Enfin, le samedi matin, quatre interventions ont insisté sur la réception internationale de la pensée de Péguy.

Session du vendredi 17 janvier 2014 matin : Péguy et le champ politique

Sous la présidence de Jean-Pierre Sueur

Géraldi Leroy : « Péguy en débat »

Le propos de Géraldi Leroy se distribue en trois moments qui s'appellent l'un l'autre. En un premier temps est confirmée l'idée que la pensée comme l'action du Péguy politique a « donné lieu aux interprétations les plus contradictoires ».

Dès septembre 1914, Maurice Barrès imposa l'image d'un Péguy « patriote héroïque, incarnation de la race française, chrétien ». Ce portrait de droite fut à peine contesté par la gauche. Très vite, le Péguy poétique supplanta le Péguy politique. Au début des années trente, les thèses pacifistes mais aussi les jugements du Parti communiste passèrent Péguy sous silence. Ces réactions laissèrent libre cours à une récupération catholique se déployant à l'envi dans la fameuse « Collection catholique ».

Mais c'est au sein du catholicisme que des voix plus à gauche s'élevèrent ; certains virent en Péguy les conditions d'un renouveau de la vie politique. C'est surtout autour de la revue *Esprit* que se cristallisa cette espérance : on trouva en lui une critique virulente du culte de l'argent, une critique du monde bourgeois et du parlementarisme présenté comme « un théâtre d'affrontements factices ». Toutes ces analyses se reconnaissent dans la célèbre formule : « la révolution sociale sera morale ou ne sera pas ». Péguy, alors mis au service de l'antifascisme, armait les esprits contre l'antisémitisme (chez Bernanos et Mounier).

Cependant dans le même temps se faisait jour une récupération fascisante préparant la sombre période de Vichy. Tronquant les textes et caricaturant Péguy, cette manipulation lui faisait cautionner le « dolorisme pénitentiel » du Maréchal, prix à payer du « laxisme moral », responsable de la défaite (rôle du père Doncœur). Au milieu

de cette déroute intellectuelle, Edmond Michelet indiqua le chemin de la résistance, dès le 17 juin 1940.

Sous l'Occupation, la revue *Esprit* eut le courage d'invoquer Péguy pour s'opposer à l'antisémitisme officiel ; si Péguy dénonça bien le culte de l'argent dans le monde moderne jamais il ne tint les juifs pour responsables. Bien au contraire, Mounier insista « sur son goût de la liberté, son souci du pluralisme, son refus de l'abandon et de la résignation ».

Dès novembre 1941, les *Cahiers de Témoignage chrétien* invoquèrent explicitement Péguy.

Et Géraldi Leroy de s'interroger, en un second temps, sur les raisons de ces réceptions contradictoires du Péguy politique.

Pareille diversité d'approches peut s'expliquer par l'itinéraire très contrasté que Péguy lui-même contribue à simplifier quand il parle « d'approfondissement ». Si l'auteur de *Notre jeunesse* reste fidèle à lui-même il a fortement varié dans ses positions.

Tout d'abord sur l'Église catholique. À la soumission consentie de l'enfant succède la révolte de l'adolescent choqué par le dogme de l'enfer. À cette prise de distance correspond la foi dans le socialisme, par la suite, son avis changea. De même sur la question allemande, Péguy fluctue. D'abord ami du Jaurès pacifiste, Péguy après 1905, rompt avec le pacifisme. Comme les socialistes, Péguy attend d'abord une solution électorale pour régler le contentieux de l'Alsace-Lorraine. Ensuite, sur le colonialisme, Péguy d'abord très hostile, dans la tradition anarchisante, évolue et semble se contredire. Enfin, son adhésion au socialisme, dans l'enthousiasme pour Jaurès, change elle aussi. Devant les grèves ouvrières il est d'abord maximaliste puis devient modéré. Mais toujours Péguy affirme son adhésion aux idéaux républicains.

En fait, c'est le péril d'une prochaine guerre qui envahit tout. Faut-il parler d'un reniement ? Géraldi Leroy ne le pense pas : la vérité est qu'il échappe à toutes classifications politiques établies. À le lire trop vite, on trouverait chez Péguy de quoi cautionner une vision dogmatique, voire idéologique ; Géraldi Leroy précise : « On n'est pas forcé de souscrire à ces conclusions, mais il faut convenir qu'il pose les questions sur lesquelles tout citoyen conscient doit réfléchir ».

En un dernier temps, une question se pose : pourquoi relire Péguy aujourd'hui ? Répondant aux interrogations initiales, Géraldi Leroy avance trois idées-forces qui peuvent être tirées de l'œuvre et de l'action du Péguy politique. C'est, tout d'abord, l'affirmation qu'une exigence éthique doit porter tout engagement politique : est péguyste le souci d'une « cohérence entre le discours et le comportement », dans une constante indépendance de pensée.

Seconde idée-force : la dénonciation véhémement de l'argent dans le monde moderne. L'argent de moyen est devenu une fin en soi ; ce culte n'épargne plus personne et s'attaque à toutes les spiritualités.

Enfin, Péguy dénonce par avance toutes les tyrannies politiques mais aussi intellectuelles, à l'œuvre dans les totalitarismes. Péguy défend toujours l'individu injustement attaqué (Dreyfus) mais aussi les peuples opprimés.

Géraldi Leroy résume son propos : « il n'y pas à attendre de Péguy des réponses toutes faites et indiscutables [...] il est fécond par ses contradictions mêmes [...] c'est justement pourquoi il ne cesse de nous interpeller ».

Jean-Pierre Rioux : « Péguy en pantalon rouge »

Cette intervention commence par l'affirmation d'une ambition historique et sémantique : redonner du sens et de la force à certains mots aujourd'hui malmenés « devoir », « honneur », « impôt du sang », « sacrifice », « héroïsme », mais surtout « patrie », « nation » et « France ».

Pour y parvenir, Jean-Pierre Rioux s'attache à suivre l'itinéraire patriotique de Péguy, soldat de la République, se battant « parmi les siens ». Geneviève Favre se souvient des adieux en août 1914 : « Je l'ai vu s'éloigner, soulevé d'enthousiasme et du bonheur d'être le soldat de la République de France ». Comment cette « exigence patriotique » de Péguy s'est-elle constituée et exprimée ? L'intervention s'attache à répondre à cette question en trois temps à la fois distincts et reliés, comme autant d'albums successifs : l'enfant de la défaite ; le dreyfusard à l'esprit militaire puis après 1905, la sentinelle réarmée.

L'enfant de la défaite

Le jeune Péguy fut élevé dans le souvenir amer de l'humiliation de la défaite de 1870. Il sera toujours dans cette « stupeur d'avoir été battus », qui a saisi toute une génération. C'est aussi le culte du père mort des suites de la guerre. Ces deux mémoires se subliment dans la célébration des fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans. Ce futur « soldat de l'armée de Gambetta » grandit dans l'amour de la patrie que cultive aussi son entourage.

De la période des Bataillons scolaires Péguy gardera l'énergie : il écrira et polémiquera désormais « sabre au clair ». De ces premières années parisiennes il garde et entretient une « mentalité de chef » ; mais le chef péguyste est animé par « l'autorité de compétence » et non « l'autorité de commandement ».

Le dreyfusard d'esprit militaire

Durant de fréquentes périodes militaires le futur lieutenant Péguy se forge une tonicité à la fois physique et psychique. Il aime cette vie sous l'anonymat de l'uniforme. Il apprécie l'égalité républicaine régnant entre les soldats dont lui, boursier de la République, a pu déjà bénéficier dans la vie civile. Il aura l'âme militaire.

Cette énergie sera toute mobilisée dans le combat pour Dreyfus et encore amplifiée dans sa foi socialiste et internationaliste, au service de la justice et de la vérité. C'est l'occasion pour lui de se dire plus et mieux « nationaliste » que les nationalistes affichés et officiels.

Le vrai patriotisme ne peut être qu'internationaliste et l'Affaire Dreyfus a une vocation universelle. Cela explique le constant souci de dénoncer les illusions pacifistes : il faut faire la guerre à la guerre par la guerre. C'est l'année 1905 qu'il faut avoir en tête pour comprendre ce patriotisme mobilisé. La crise de Tanger lui ouvre les yeux bien plus que l'esprit de vengeance issu de la guerre de 1870. Il sent venir le péril impérialiste allemand et se démarque vivement de l'idéalisme des socialistes.

La sentinelle réarmée

Le coup de Tanger résonne en Péguy comme « un événement inaugural », un vrai « tocsin patriotique ».

Par là même, il prend conscience du destin original de la France. Ce cheminement dont l'interprétation tronquée sera exploitée par

Vichy n'est pas un appel au bellicisme et à l'impérialisme, mais à un patriotisme qui se veut spirituel et moral. Péguy précise même que si la France est attaquée : « il dépend de nous de faire notre devoir ». Il faut donc se préparer à la guerre sans la vouloir, mais en mobilisant les ressources morales et matérielles qu'elle requiert. C'est pourquoi il attaque de front ceux qui refusent la loi des trois ans.

Cette mobilisation physique et intellectuelle du patriote Péguy à partir de 1905 est l'occasion d'assumer la longue durée de la mémoire française : « notre royaume de France ». Cette fidélité à la France se veut aussi fidélité au christianisme. Jean-Pierre Rioux sent Péguy animé par « un patriotisme-souche d'insurrection permanente », le reliant ainsi à Jeanne d'Arc, à la République et à la petite fille Espérance.

Péguy, de 1905 à 1914, a su « réchauffer, transcrire et sublimer son patriotisme d'enfance et l'a porté à incandescence en l'inscrivant au registre de l'épique ». Péguy patriote nous apprend à relier force de résistance et force d'attaque ; il aide ainsi la France à « rester fidèle à sa mission » pour reprendre une formule de Roger Secrétain de 1951.

Charles Coustel : « Péguy et la République »

L'adhésion de Péguy à « l'esprit républicain » et à la République est précoce et constante, elle échappe aux fluctuations sur lesquelles Géraldi Leroy a justement insisté ; elle se renforce même avec le développement de son patriotisme (voir l'intervention de Jean-Pierre Rioux).

En 1910, Péguy voit dans l'Affaire Dreyfus le triomphe de « la mystique républicaine » qui a réuni tant d'esprits libres.

L'intervention de Charles Coustel s'organise en trois temps : tout d'abord on se demande comment le républicanisme de Péguy se constitue, assumant la tradition politique et morale d'un Quinet, Ferry, Gambetta ou encore Clemenceau. En un deuxième temps, il s'agit d'examiner comment cet « esprit républicain » commence à se perdre, alors que la République comme régime politique et juridique se consolide. Péguy aiderait ainsi à comprendre les processus par lesquels le régime républicain peut régresser de « la mystique » vers « la politique ». Enfin, sont formulés trois sophismes actuels dont Péguy, républicain intransigeant, pourrait nous prémunir.

La détermination du concept de république

Péguy reprend à son compte la tradition des républicains de combat qui s'opposèrent au Second Empire. Il est nourri de Michelet, Hugo et Proudhon ; il fonde sa foi républicaine sur l'amour de la justice, de l'égalité et de la liberté individuelle ; mais très vite, il perçoit à côté de cet esprit républicain, qui s'exprime dans la défense de Dreyfus, une série de menaces.

La complexité du terme même de « république » vient du fait que c'est à la fois un mot à définir, un concept à délimiter, un principe juridique à réaffirmer, un régime politique à consolider, un combat patriotique à mener, un objet d'espérance à chérir.

Dès 1900, Péguy prend conscience que cet idéal peut se retourner contre lui-même du fait de son triomphe. Avec Clemenceau, il pressent qu'un cléricisme d'un genre nouveau menace la République. C'est le danger de la dérive parlementariste et électoraliste.

Dès lors, que faire sinon le dire et le redire dans une revue critique : c'est l'aventure des *Cahiers de la quinzaine*. Le 16 juin 1903, Péguy précise : « Le peuple et les parlementaires disent la *République*, la *liberté*, la *révolution* ; mais ce n'est ni la même République, la même liberté, la même révolution ».

Le travail critique original de Péguy

Accompagnant ce travail sémantique constant, Péguy se livre à un travail critique continu et original. L'« autorité de commandement » gagne les républicains au détriment de « l'autorité de compétence ».

Du fait de l'électoralisme à courte vue, le personnel politique cherche à plaire au lieu de servir. Le culte de l'argent, triomphant, notamment dans le scandale de Panama, pervertit le rapport au pouvoir et semble installer la corruption au cœur de la République. Mais Péguy ne se résigne pas et rappelle l'exigence morale qui devrait inspirer les élus.

Pour cela, Péguy tout en conservant l'espérance socialiste tournée vers l'avenir tient à retrouver et à glorifier la tradition des « vieux républicains » ; il espère même une nouvelle communication entre ces « vieux républicains » et « les jeunes socialistes ».

Péguy enfin dans la tradition d'un Daumier, d'un Flaubert ou d'un Tocqueville analyse le processus d'embourgeoisement de l'esprit républicain (le processus de « l'orléanisation »).

Ce travail fructueux de mémoire est grandement facilité par l'intense compagnonnage avec ses amis juifs (Bernard Lazare, Jules Isaac). Leur prophétisme s'enracine dans la tradition la plus longue et la mystique républicaine se nourrit de la mystique juive. C'est pourquoi nul ne s'étonnera de voir Péguy ciseler des formules comme : « la République est notre royaume de France ».

Trois sophismes actuels

Ce travail sémantique, puis critique, de Péguy permet de formuler, voire de dépasser, trois sophismes dont nous sommes les victimes, faisant le jeu de possibles régressions populistes.

C'est d'abord *le sophisme de l'électoratisme* qui contribue à masquer les ravages de l'ignorance et de l'inculture politique dans le peuple : les candidats en campagne pensent devoir parler encore moins bien que leurs électeurs.

C'est ensuite *le sophisme du paresseux* qui revient à dissimuler aux yeux du peuple tous les efforts passés qui ont été nécessaires pour être libres et instituer la République.

Enfin, c'est *le sophisme orléaniste* qui revient à couper le peuple de son propre passé, le rendant ainsi étranger à lui-même.

L'intervention se termine par la lecture de deux extraits de Péguy, tirés de *Notre jeunesse*.

La mystique républicaine, c'était quand on mourait pour la République, la politique républicaine c'est à présent qu'on en vit. [...] ; Il ne faut pas parler légèrement de la République ; elle a derrière elle toute une mystique, elle a derrière elle tout un passé de gloire, tout un passé d'honneur [...] tout un passé de race, d'héroïsme, peut-être de sainteté.

Session du vendredi 17 janvier 2014 après-midi : Être péguyste dans la Cité

Sous la présidence d'Éric Thiers

L'objet de cette deuxième partie du colloque qui était de comprendre comment on pouvait être et agir comme péguyste dans la Cité et ce,

en interrogeant des intellectuels et des politiques qui se revendiquent de Péguy. En dépassant les éternels classements – Péguy, anarchiste, socialiste, conservateur, patriote, nationaliste, chrétien, républicain... – comment tirer parti de son message et comment surmonter, concrètement, l'opposition entre mystique et politique, suggestive, structurante mais aussi stérilisante si on n'y prend garde ?

FRANÇOIS BAYROU a commencé par observer qu'il existe bel et bien des péguystes revendiqués dans la Cité. Il ne s'agit pas d'individualités isolées mais de personnes unies par un lien mystérieux et qui se reconnaissent. Il y a là une identité commune comme s'ils habitaient cette même maison dont Péguy parle dans « À nos amis, à nos abonnés » en évoquant une sorte de famille d'esprit et nullement un groupe : en somme une amitié et une cité.

Le propre cheminement de François Bayrou a débuté par un éblouissement de jeunesse, de lecteur, à 16 ans. Depuis, Péguy – à l'égal de Simone Weil – ne l'a plus quitté. Cette lecture a suscité en l'adolescent qu'il était enthousiasme et frustration : il a saisi qu'il n'était pas seul mais aussi que ce qu'il aurait voulu exprimer par l'écriture l'avait déjà été, et de quelle manière !

Peu d'écrivains ont suscité, comme Péguy, une telle amitié ou une telle Cité. Sa force est de déshabiller le réel de toutes ses conventions, et souvent avec humour – ce que la plupart ignorent. Elle réside également dans sa fidélité. Péguy n'a pas véritablement changé, souligne François Bayrou : il a connu un épanouissement au sein d'une maison aux piliers solides. Il invite constamment à ne pas hésiter à affronter les puissants, quelle que soit leur puissance, même s'ils furent hier des amis. Le péguysme est la faculté de ne rien rabattre de ce que l'on croit essentiel, quitte à se fâcher avec la moitié du monde un jour, et l'autre moitié le lendemain. C'est ainsi une liberté et une propension, peut-être parfois excessive reconnaît François Bayrou, à braver les convenances et les interdits. Or, cette liberté est infiniment précieuse dans le monde matérialiste où nous vivons, avide de possession de biens mais aussi de dignités, de galons...

Péguy c'est aussi une lucidité pour François Bayrou. Avec un regard acéré, il voit tout ce que va être le XX^e siècle naissant : ce que

sera la sociologie, l'envahissement de la pensée universitaire, les réseaux dans le milieu intellectuel... En 1900, ce jeune homme de 27 ans, qui n'a rien d'autre que l'infinie créativité de sa plume, qui ne craint d'affronter aucune puissance, considère les événements et les hommes selon la plus haute dimension qu'on puisse leur accorder ; il le fait avec une capacité poétique, prophétique mais aussi laborieuse : il porte le même regard sur Bernard-Lazare et sur les rempailleuses de chaises, qui accomplissent leur labeur, probe, engagé. Le péguysme c'est aussi cela.

Les péguystes sont intransigeants ; on le leur reproche. Ils estiment qu'on doit être grand même quand on est humble et même surtout quand on est humble. Il y a là la revendication d'une éminente dignité. Le péguysme c'est être patriote, croire en la France, mais être aussi dreyfusard alors qu'à l'époque l'évidence semble appeler le contraire. C'est être catholique comme le confie Péguy à Lotte mais au dernier rang de l'église. C'est l'idée que le sentiment religieux relève de la foi et non des dogmes imposés.

Cette insoumission, ce sens de la dignité, de la grandeur des personnes, ce goût de l'événement conduisent à une attitude précieuse qui devrait être celle de tout citoyen, qui doit revendiquer sa place dans l'histoire, et se sentir responsable de toute la maison, de la Cité, de l'école... Le péguysme n'est pas un système, c'est une maison de liberté et une famille d'esprit au-delà des frontières, conclut François Bayrou.

JACQUES JULLIARD se souvient d'avoir rencontré Péguy en hypokhâgne en se plongeant dans *Ève*. Depuis, il ne l'a jamais quitté. Péguy fait partie d'un quadrilatère formé avec Simone Weil, Proudhon et Sorel, et qui constitue une base arrière à laquelle il a besoin de se référer.

Le péguysme instaure une complicité qui n'est pas toujours facile à traduire. De l'ordre de l'implicite, elle passe par l'insoumission. Il existe une façon péguyste de s'entendre mais aussi de se disputer. Le plus important n'est pas qu'il y ait encore des péguystes – ils sont d'ailleurs de plus en plus nombreux – mais c'est que la situation

devient de plus en plus péguyste. Le monde actuel – et celui de demain plus encore – relève d'une lecture péguyste, même davantage que le monde que connut Charles Péguy. Nous n'aurions d'ailleurs pas cette lecture de ce monde qui est devant nous, si nous n'avions pas lu Péguy. Il a très clairement vu que pour la première fois depuis l'histoire du monde, les puissances spirituelles étaient toutes refoulées non point par toutes les puissances matérielles mais par une seule d'entre elles : l'argent. Il est désormais seul face à l'esprit. C'est aujourd'hui vérifié totalement.

Dans le monde intellectuel de Péguy règne le pluralisme des valeurs ; elles coexistent quand bien même elles sont contradictoires entre elles. Aux trois ordres de la chair, de l'esprit et de la charité, de Pascal, répondent l'ordre du spirituel et celui du temporel, chez Péguy. Il n'a jamais méprisé le temporel. La coexistence de ces deux ordres, comme dans les sociétés anciennes est la condition de la liberté. Le monde moderne a mis fin à cette distinction. Péguy ne méprise non pas l'argent au sens où il permet de produire et d'élever le niveau de vie mais ce que Jacques Julliard appelle le « fric », le ferment de la corruption même de la vie. Il dénonce la simonie, le trafic des biens spirituels. Cet envahissement de tous les domaines par l'argent a été dénoncé en son temps par l'économiste libéral François Perroux ou, bien avant même, par Adam Smith. Comment résister à la mercantilisation du monde non mercantile ?

Péguy nous ouvre une voie. Journaliste, il a inspiré à Jacques Julliard une leçon qu'il essaie de ne jamais oublier. Ainsi, celui-ci écrit dans des grands magazines lus par des milliers de personnes mais, parallèlement, il a toujours tenu à une revue plus confidentielle, qui s'adresse à quelques centaines de personnes : *Mil neuf cent*. Pour lui les deux sont tout aussi importants car lorsqu'on écrit, que l'on parle, on ne sait jamais qui est à l'écoute. Peu importe le nombre, les grandes œuvres qui ont transformé l'humanité ont débuté modestement, les *Évangiles* en témoignent. On ne sait jamais ce qu'il advient de la parole.

L'autre leçon est que, pour reprendre Emmanuel Mounier, l'événement doit être notre maître intérieur. Il faut être à son écoute

mais en même temps refuser sa tyrannie ; cette dialectique est au commencement de la résistance. Résister à l'événement c'est empêcher la dégradation de la mystique en politique. Jacques Julliard a d'ailleurs avoué avoir du mal à suivre Péguy dans cette distinction célèbre. Elle ne peut être considérée comme une solution, pas plus que celle que Max Weber opère entre éthiques de la conviction et de la responsabilité. Ces distinctions sont fascinantes ; elles doivent nous aider à clarifier notre esprit mais une fois cela dit, nous sommes au pied du mur lorsqu'il faut agir. D'ailleurs tout était-il si pur dans la première phase de l'Affaire Dreyfus qui se serait ensuite dégradé ? Le combisme ne serait-il pas une sorte de fils naturel de l'Affaire ? Nous devons entrer dans les problèmes de la Cité forts de cette mystique mais en sachant qu'il faudra aller à la politique, pour transformer la société.

Pour Jacques Julliard, Péguy n'a jamais été un maître à penser mais un aide à penser. Il n'est pas un modèle mais un défi.

Lorsqu'il a découvert Péguy, ALAIN FINKIELKRAUT a été frappé par son génie d'écriture et de pensée. On vit avec certains morts, avec cette idée un peu fantasmagique qu'ils nous regardent. Si tel est le cas de Péguy, Alain Finkielkraut aimerait qu'il se dise qu'il ne s'est pas montré complètement indigne de lui. Pour lui, Péguy dans la Cité est d'abord le Péguy dreyfusard. Non pas seulement parce qu'il a choisi le bon camp, celui de la liberté contre les préjugés, de l'individu contre l'ordre social, de la justice contre l'intérêt de l'État mais aussi parce qu'il est irrécupérable.

Son dreyfusisme n'est pas seulement une indignation universelle, un travail d'élucidation et de réflexion resté intempestif. Polémiquer c'est simplifier et sacrifier les nuances et l'esprit de finesse aux nécessités du combat. Péguy aussi rude soit-il ne simplifie jamais. Il polémique avec ses ennemis mais aussi et surtout avec ses amis.

Il s'oppose ainsi à ses amis socialistes qui refusent de s'engager pour Dreyfus, officier juif, bourgeois, qui, persécuté et innocent, n'entrerait pas dans cette vision de l'histoire qui veut que deux camps s'affrontent nécessairement. Les socialistes allemands au premier rang desquels Liebknecht, hégéliano-marxiste radical, estiment que

Dreyfus ne peut être que coupable car comment expliquer que la classe dirigeante dont le seul ennemi est le prolétariat s'en prenne alors à ce bourgeois ? La persécution judiciaire d'un bourgeois par la bourgeoisie n'est pas concevable ou conceptualisable en termes de lutte des classes. Donc cet événement ne peut exister ; il est frappé d'inexistence faute d'entrer dans cette philosophie de l'histoire. C'est le refus de se soumettre à cette logique qui conduisit Péguy à fonder les *Cahiers de la quinzaine* après le congrès socialiste de décembre 1899, salle Japy, lorsque, au moment où Guesde invoque les grands socialistes allemands pour s'opposer à la participation de Millerand au gouvernement Waldeck-Rousseau et que le militant Joindy crie « À bas Liebknecht ! » Ce cri, Péguy le reprend à son compte. Il lutte sur deux fronts : contre les antidreyfusistes antisémites et contre les antidreyfusistes socialistes. Rien ne lui paraît dès lors plus dangereux que la mise en coupe réglée – systématique – de l'être humain par la Raison. Pour résister à cela, Péguy nous somme, dans *Notre jeunesse*, de dire ce que l'on voit mais surtout, ce qui est plus difficile, de voir ce que l'on voit. Notre perception du monde, préalable, peut nous aveugler et tenir prisonnier. Péguy est celui qui veut jeter un regard toujours neuf sur le monde.

Alain Finkielkraut a illustré son propos en évoquant la manière dont Edwy Plenel, qui se réclame aussi du péguysme, a condamné l'interdiction des spectacles de Dieudonné comme une atteinte aux libertés mais surtout une diversion organisée par le pouvoir pour faire oublier les vrais problèmes économiques et sociaux ou le fait que le Sénat ait refusé de lever l'immunité parlementaire de Serge Dassault, propriétaire du *Figaro*. L'esprit de Liebknecht et de Guesde souffle encore : l'antisémitisme multiculturel de Dieudonné n'entre pas dans le schéma préétabli d'Edwy Plenel. Dès lors, cet événement apparu inopinément contre la logique du système doit passer à la trappe. L'événement n'est plus le maître intérieur dont parle Mounier mais un valet.

De même lors du débat sur l'identité nationale si mal engagé, après d'ailleurs la création catastrophique d'un ministère du même nom, a conduit Edwy Plenel non pas à dénoncer ce débat mais l'identité

nationale elle-même dans le cadre d'une vaste pétition. L'amalgame a été fait alors avec la vision raciste de Barrès au moment de l'Affaire Dreyfus. Or, Péguy propose justement une autre définition de l'identité nationale. En 1910, la droite barrésienne s'apprête à ouvrir les bras à Péguy qui vient de publier sa seconde *Jeanne d'Arc* ; le dreyfusiste semble avoir fait amende honorable comme patriote catholique et même Drumont, l'auteur de *La France juive*, célèbre de ce fait le réveil de l'âme française. Péguy ainsi reconnu peut espérer sortir de la pauvreté et de la solitude ; on lui fait miroiter un prix de l'Académie française. Pourtant, il publie *Notre jeunesse* dans lequel il exprime – et comment ! – sa fidélité à son passé dreyfusiste : c'est l'honneur historique de tout le peuple qu'il défend de la sorte au nom de la règle et de l'honneur de la poussée cornélienne et aussi chrétienne. Pour Barrès, l'identité nationale est un déterminisme, pour Péguy une responsabilité. Pour le premier, l'héritage est une hérédité, pour le second c'est « noblesse oblige ». Selon Alain Finkielkraut, notre époque ne sait plus faire la différence entre la poussée raciste et la poussée cornélienne ; c'est pourquoi elle a déclaré la guerre aux héritiers. Par souci d'égalité, par respect pour la diversité, pour empêcher que l'identité fasse obstacle à la reconnaissance de l'autre, notre époque a choisi, jusque dans les lieux de transmission de liquider l'héritage.

Péguy est aujourd'hui un gêneur, un empêchement de tourner en rond. Il retire à cette entreprise de liquidation son alibi tiré de la lutte contre les antidreyfusistes, les fascistes, les racistes. Il la dénude, la dépouille de ses habits de lumière ; il nous permet de voir cette politique d'ouverture à l'altérité et à la créativité pour ce qu'elle est : une politique de décivilisation.

RENÉ DOSIÈRE se souvient avoir découvert Péguy en achetant, à 16 ans, en 1957, ses *Œuvres poétiques*. Il en a conçu une véritable passion, au point de faire avec des amis le pèlerinage de Chartres, ou d'en imiter le style dans ses dissertations – ce qui lui valait les reproches de ses professeurs. Cette découverte est parallèle à un engagement dans la Jeunesse Étudiante Chrétienne, par lequel il essayait de peser sur le temporel, ce qui d'ailleurs n'enchantait pas forcément l'Église d'avant Vatican II.

De cette lecture de Péguy, René Dosière dit avoir conçu une forme d'intransigeance. Quand il a débuté sa vie d'élu, il voulait éviter tout ce qui pouvait apparaître comme électoraliste. Il a alors le souvenir des diatribes de Péguy contre le parlementarisme. Cette intransigeance lui a coûté lorsqu'il a été maire de Laon ; il s'intéressait aux projets de long terme et non aux sollicitations des électeurs, des citoyens. Après un mandat, il a perdu sa mairie. Depuis, il a déclaré avoir changé en estimant qu'on ne pouvait s'engager efficacement dans la vie politique en oubliant totalement les citoyens et les électeurs.

René Dosière se revendique assurément comme péguyste. Ainsi il ne manque jamais une occasion de le citer dans ses livres, ses discours au Parlement, par conviction et par humour aussi, si bien que chacun au Palais Bourbon s'attend lorsqu'il monte à la tribune à ce qu'il cite Péguy. Dans son engagement politique, il tire trois leçons de son péguysme.

Il faut tout d'abord se conformer à l'exigence éthique – on peut l'appeler la mystique, la morale, la vertu... La politique doit être morale mais pas moralisatrice. On peut devoir faire des compromis mais pas sur ces valeurs essentielles.

Le deuxième enseignement que René Dosière a tiré de Péguy est la nécessité de lutter contre l'envahissement par l'argent de toutes les sphères de la société. C'est pour cette raison qu'il s'est attaqué, par une méthode qui peut paraître laborieuse – ce qui n'aurait pas déplu à Péguy – aux excès de dépenses et à l'opacité, par exemple, dans les comptes de l'Élysée. Si l'engagement politique n'est pas mu par l'argent, le désir de se maintenir en place en procède très souvent. La politique ne doit pas être dévalorisée par ceux dont les principales motivations sont des considérations matérielles. En dépend le rétablissement du lien de confiance avec les citoyens.

La troisième leçon tirée de Péguy est l'importance donnée par lui à l'individu, à la conscience humaine, que ce soit par rapport à l'Église, à l'État, aux institutions... C'est qui a tenu éloigné René Dosière du communisme. Péguy a créé les *Cahiers de la quinzaine* par refus de la censure. Le parti n'a pas toujours raison et il peut même – souvent – avoir tort. René Dosière l'a éprouvé lorsque son parti a refusé de lui

donner l'investiture pour se représenter aux élections législatives de 2007 après des manœuvres d'appareil. Aussi difficile que ce fût pour lui, il alla contre cette décision et fut élu – Jean-Pierre Sueur, autre parlementaire péguyste, l'ayant incité à résister. Il en fut de même en 2012.

René Dosière continue à lire Péguy, à s'en inspirer, même s'il avoue avoir des difficultés à le suivre dans ses attaques contre la politique parlementaire. Les politiques doivent aussi parfois se salir les mains et accepter les règles de la vie politique et démocratique afin d'agir, mais sans jamais perdre de vue les considérations éthiques.

JEAN-PIERRE SUEUR a tout d'abord souhaité dire combien nous devons être reconnaissant à Charles Péguy d'avoir écrit ces lignes en 1905 :

Quand toute une partie de l'humanité, une partie considérable, s'avance douloureusement dans les voies de la mort et de la liberté, quand toute une énorme révolution tend aux plus douloureux enfantements des libertés les plus indispensables par on ne sait combien de sanglants et d'atroces avortements, guerres de peuples, guerres de races, guerres de classes, guerres civiles et plus que civiles, guerres militaires, massacres et boucheries, incendies et tortures, démagogies sanglantes et crimes insensés, horreurs inimaginables, massacres des Polonais, massacres des Juifs, des massacres près de qui ceux de Kichinef n'auront été qu'un incident sans gravité, massacres des Russes, massacres des intellectuels, massacres des paysans, massacres des ouvriers, massacres des bourgeois, monstruosité de tout ordre et de toute barbarie, — et quand nous, peuples libres, peuples libéraux, peuples de liberté, France, Angleterre, Italie, Amérique même, tenus sous la brutalité de la menace militaire allemande, nous sommes contraints et maintenus dans l'impossibilité de rien faire, absolument rien, de ce qu'eussent fait nos pères antérieurs, il y a au moins une pudeur qui interdit le commentaire.

Péguy est inclassable, irrécupérable. Chaque fois qu'il critique un système, une position, il s'arrange pour en critiquer une autre pourtant perçue comme totalement antagonique. Ainsi dans *Notre jeunesse*, il déplore ce que la politique cléricale a fait de la mystique chrétienne –

on se dit alors qu'il critique les curés – pour aussitôt faire de même à propos de la politique radicale et de la mystique républicaine. Et déjà, en 1900, Péguy affirmait avoir trouvé le guesdisme dans le socialisme comme il avait trouvé le jésuitisme dans le catholicisme. Il est chrétien anticlérical, socialiste contre le parti socialiste, il aime la République mais déteste le positivisme...

Il s'oppose à cette idéologie de la connaissance fondée sur l'idée absolue de progrès avec ces bons maîtres qui enseignaient que la lumière électrique était venue le 1^{er} janvier 1789 et que tout ce qui avait été auparavant était un abîme de ténèbres et d'ignorance. On imagine la réaction de ces bons instituteurs laïcs et républicains abonnés aux *Cahiers de la quinzaine* et qui ont fini par recevoir *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* et, pour terminer, catastrophe ultime pour eux, *Ève*. Une revue n'est vivante pour Péguy que si elle mécontente à chaque fois un bon cinquième de ses abonnés ; la justice consiste à ce que ce ne soit pas toujours les mêmes lecteurs qui se trouvent dans cette part.

Aujourd'hui, la politique tend à être malade de l'opinion et du culte qu'on lui voue. On considère que l'opinion est un donné mais elle est, en réalité, une construction. Que des politiques pensent uniquement qu'à ce qu'ils vont devoir faire pour satisfaire l'opinion est insupportable. Or, la politique commence vraiment quand je conteste l'idée d'opinion et me demande ce que je pense.

C'est pourquoi Péguy est si attaché à l'école et à l'enseignement. Et Jean-Pierre Sueur de citer l'évocation de ce « palais scolaire » qu'était l'École normale des instituteurs du Loiret avec son jardin taillé comme une page de grammaire.

Jean-Pierre Sueur a rappelé le portrait que trace Péguy de Victor Hugo, « faiseur », « politicien fini », « pourri de politique », « roi des malins », « sénateur de la III^e République qui portait un haut de forme comme tout le monde, quand il fallait, et un parapluie quand il pleuvait ». Il montre comment Péguy voit la manière dont la politique de Hugo exerce sa surveillance sur la mystique de Hugo, sur son génie, – à travers le *d* minuscule que Hugo utilise lorsqu'il écrit le mot « dieu » – parce qu'en ce temps là – en 1860 – il fallait être libre penseur.

Sur Péguy et la politique politicienne, Jean-Pierre Sueur a indiqué partager les propos de René Dosière. Dans *Notre jeunesse*, Péguy écrit que

Le gouvernement fait les élections, les élections font le gouvernement. C'est un prêté rendu. Le gouvernement fait les électeurs, les électeurs font le gouvernement, le gouvernement fait les députés, les députés font le gouvernement. On est gentil. Les populations regardent. On est prié de payer.

Mais les attaques de Péguy contre la politique parlementaire mettent mal à l'aise car ce travail des parlementaires est important et trop souvent méconnu. Il consiste à fabriquer de la norme à partir d'un processus discursif. Cela est sérieux, exige de la patience, du temps. Et ce long travail est l'honneur de la République.

Pour conclure Jean-Pierre Sueur a estimé que ce qui explique le plus Péguy est la question du mal. Elle explique sa véhémence à l'égard de l'ordre des choses, au monde tel qu'il est. Dans la seconde *Jeanne d'Arc*, Jeannette : « Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle / Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence, / Abandonner mon âme à l'Absence éternelle, / Que mon âme s'en aille en l'Absence éternelle. Mon âme à cette absence qui ne s'éteindra jamais. » et Madame Gervaise de répondre : « Taisez-vous, ma sœur : vous avez blasphémé ! » La question se pose : pourquoi y a-t-il damnation ? Et cela renvoie à ce texte impressionnant qui décrit le néant absolu, la souffrance absolue, dans la première *Jeanne d'Arc* avec l'Enfer où Satan mange les Cœurs damnés, où le Forgeron forge la Chair damnée et les hurlements des embrasés vivants. Ce thème du Mal hante Péguy, ce mal qui ne finira jamais. Il sait que tout est accompli et que pourtant rien n'est joué, lui qui ne se sent nullement « ce poil de chien battu ». Entre les deux, Péguy se fait un chemin qui n'est ni un compromis, ni une voie moyenne, qui trouve sa place dans son œuvre avec ses rythmes, ses retours, ses mouvements, dans un inlassable approfondissement : une œuvre où l'on ne sait jamais quand s'arrête la polémique et quand commence la poétique. Pour Péguy, le salut passe nécessairement aussi par l'action temporelle quand bien même

« tout le temporel est véreux » et écrire est un acte militant, salvateur, un effort physique et mental, une force qui va et que rien ne pourra arrêter comme, l'écrit-il dans *Clio*, « un cheval qu'on crève », qui ne s'est toujours pas arrêté et qui ne s'arrêtera pas.